dirent, le front haut : " Femme, Dieu te garde des fureurs du Nazaréen ! "

J'annonçai à Pontius les événements de la journée. Il prit un air sombre et me dit : " Vous avez vu aujourd'hui Jésus de Nazareth qui se dit le fils de Dieu. C'est le plus juste des mortels, mais sa vertu porte ombrage aux Pharisiens qu'il a traités en public de race de vipères et de sépulcres blanchis. Bien des haines s'amassent contre le Nazaréen, dit Pontius ; tous les chefs du peuple lui sont hostiles, je crains pour lui. — Pontius, lui dis-je, pourriez-vous ne pas défendre ce Juste ? — Que ferait ma cohorte contre un peuple révolté, me dit-il avec tristesse ? Vous connaissez peu le peuple juif et son exaltation. Je suis plutôt l'esclave que le maître de cette nation. "

L'avenir était bien chargé de nuages ; une agitation inaccoutumée se faisait sentir dans toute la ville ; je voyais à toute heure du jour et parfois même après le coucher du soleil, errer les ombres des Pharisiens et des docteurs. Leur rage s'accrut encore après une entrée triomphale que le Nazaréen fit dans Jérusalem au milieu des acclamations de ses partisans.

Trois jours après cette entrée solennelle, j'étais, avec Pontius, assise sur la terrasse de mon palais, quand passa un docteur de la loi accompagné d'un petit homme voûté et d'humble contenance : " Claudia, me dit Pontius, c'en est fait, Jésus de Nazareth est perdu. Voyez-vous cette physionomie hypocrite ? C'est Judas de Kérioth, un des disciples du Nazaréen. Il fréquente trop les ennemis de son maître, pour ne point méditer quelque trahison. " J'étais anéantie ; mais j'avais entendu dire à Salomé que le Nazaréen se rendait invisible et j'espérais qu'il se soustrairait ainsi à la rage de ses ennemis.

Cependant un calme profond avait succédé à l'agitation de la veille. Les rues de Jérusalem étaient désertes. Pontius devenait de plus en plus sombre. Je m'endormais le soir en proie aux plus tristes pressentiments. Mon époux ne reposa pas ; il fit doubler les postes et attendit les événements. Mon sommeil fut agité de songes effrayants, je m'éveillai tremblante. Je courus à ma fenêtre ; un silence profond pesait sur la ville ; mais, regardant vers le mont des Oliviers, il me sembla voir briller sur son sommet des torches, et des flambeaux. Une sourde rumeur arrivait par moment jusqu'à moi. Le bruit augmentait et bientôt les cris arrivèrent distinctement à mes oreilles. Une